

# Nouvelles données sur Lattes romaine

Gaël Piquès et Verónica Martínez

**Résumé.** *L'extension de l'exploration de l'agglomération de Lattara a permis l'acquisition de nouvelles connaissances sur l'époque romaine, qui jusqu'alors faisaient défaut dans cette partie de la ville en raison de l'arasement presque systématique des niveaux récents par les travaux agricoles. Ces informations concernent tout d'abord l'évolution de l'urbanisme intra-muros, qui fait l'objet à partir de l'époque augustéenne de profondes transformations. Pour le Haut Empire, on a pu mettre en évidence plusieurs témoignages d'activités artisanales : four de potier avec une importante production d'amphores gauloises, forge, production de sauce de poissons. Notre vision de l'instrumentum gallo-romain et de l'évolution du paysage urbain a été renouvelée par les données extraites du comblement de onze puits récemment fouillés, qui éclairent de manière originale le devenir de la ville durant les derniers siècles de son occupation.*

## 1. Introduction

Jusqu'à ces dernières années, notre connaissance de Lattes romaine reposait pour l'essentiel sur des données recueillies hors les murs de la ville primitive, à l'occasion des sondages pionniers d'Henri Prades et de l'exploration de la zone portuaire (Py 1988 ; Py, Garcia 1993 ; *Lattara 15*). À l'intérieur de l'enceinte, où se concentrent les fouilles programmées, les données étaient très lacunaires en raison de l'arasement presque systématique des vestiges d'époque romaine par les travaux agricoles modernes. Seuls les îlots 3 et 5 avaient fourni quelques niveaux de cette phase (De Chazelle 1990 ; Sternberg 1994)

Afin d'apporter de nouveaux éléments sur les périodes récentes de la ville, un programme de fouilles a été entamé en 1998 sur un ensemble de puits susceptibles de livrer une documentation significative sur la civilisation matérielle locale et l'environnement du site durant les derniers siècles de son occupation.

Parallèlement, les décapages extensifs menés dans la moitié ouest de la ville, sur les bas de pente du « tell », avaient révélé la préservation de niveaux datés à première vue de l'époque augustéenne et du Haut-Empire. Compte tenu du caractère incertain des connaissances sur ces périodes, un programme de fouille concernant les niveaux récents du gisement a été mis en place dans ce secteur. Ce programme conduit par Martial Monteil de 1998 à 2000, a été poursuivi jusqu'en 2006 par Gaël Piquès. Pour avoir une vision la plus étendue possible de la trame urbaine, les fouilles se sont étendues sur environ 4150 m<sup>2</sup> dans les zones 60-sud, 60-nord et 30 (fig. 1).

Enfin, à l'occasion de l'exploration de la courtine méridionale

de l'enceinte, on a mis au jour un dépotoir de four de potier qui est venu s'ajouter à d'autres témoignages d'activité artisanale d'époque gallo-romaine issus des programmes cités ci-dessus, à savoir une forge et une production de sauce de poisson.

La présentation de ces nouveaux éléments permet de compléter le bilan sur Lattes romaine mené il y a quelques années à l'occasion d'une enquête sur les agglomérations secondaires du Languedoc-Roussillon (Monteil, Sanchez 2002).

## 2. L'apport des fouilles extensives : nouvelles données sur l'urbanisme

### 2.1. Aménagement et évolution d'un espace public

L'exploration de la zone 60-nord présentait un intérêt particulier du fait de sa localisation à la convergence de plusieurs rues, laissant présager l'existence d'un espace public. Les recherches ont en effet permis de circonscrire une place triangulaire d'une superficie d'environ 300 m<sup>2</sup>, située entre les rues 137 au nord et 114 au sud, et sur laquelle débouchaient les rues 129, 108 et 104 (fig. 2). Cette place n'a pas toujours eu la même vocation ou du moins la même superficie. Son aménagement intervient dans le courant du troisième quart du I<sup>er</sup> s. av. n. è. au détriment d'une architecture préexistante correspondant au prolongement des îlots 30 et 31, qui voient leur étendue réduite vers l'est. Les murs ainsi épierrés sont recouverts d'une couche de limon et de cailloutis constituant un sol de circulation.

Cette nouvelle organisation de l'espace s'accompagne de l'implantation d'une aire votive mitoyenne d'un petit édifice lo-

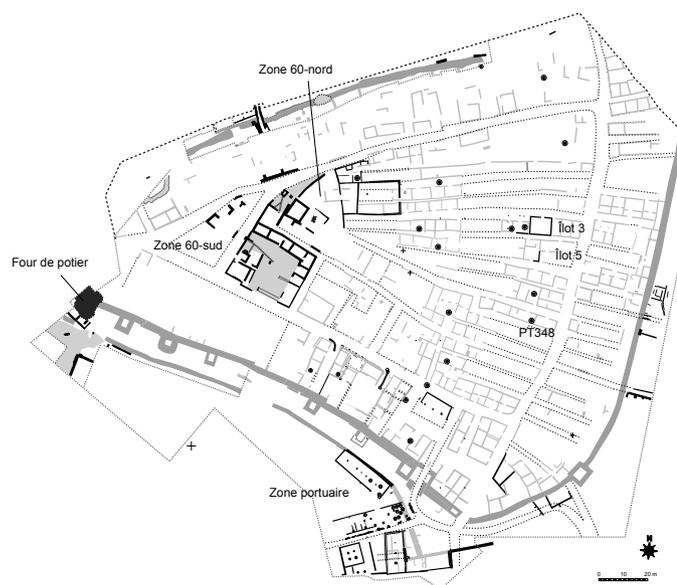


Fig. 1 : Localisation des vestiges d'époque romaine dans l'enceinte et aux abords immédiats de Lattara.

calisé en bout de place, pour lequel l'hypothèse d'un bâtiment culturel a été avancée.

Cet édifice couvrant le secteur 4b est aménagé à partir d'un épais remblai de nivellement recouvrant un espace domestique. Ses limites n'ont pu être cernées dans leur totalité, le côté nord-est étant masqué par un mur et un trottoir d'époque augustéenne. La partie connue comprend une pièce (*cella* ?) présentant une ouverture au nord qui donne sur un espace empierré se poursuivant sous le mur postérieur. Au sein de cet empierré se dessine en négatif l'emplacement de deux poteaux qui pouvaient soutenir un porche.

Au sud-est, ce bâtiment est mitoyen d'un espace enclos, pavé de galets et présentant dans sa partie centrale une dépression rectangulaire de 2,50 m de long sur 1,50 m de large. Dans cette fosse repose un socle de stèle ou de pilier bordé par deux calages de poteaux. Devant ces aménagements ont été retrouvés quelques restes de faune et 14 monnaies dont 7 étaient concentrées autour d'un petit amas de pierres (fig. 3 et 4).

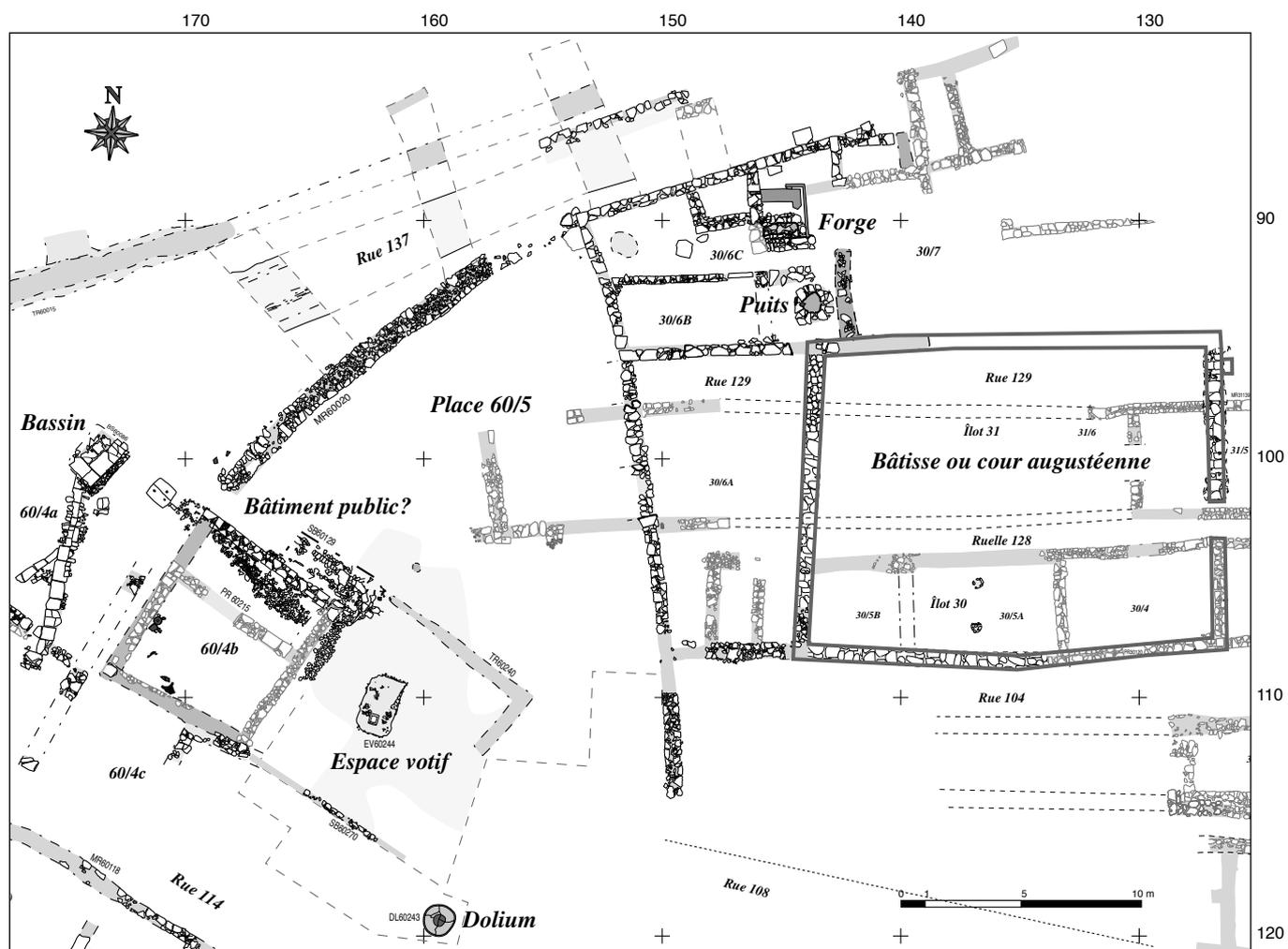


Fig. 2 : Plan des zones 60-nord, 30 et 31 de Lattes.

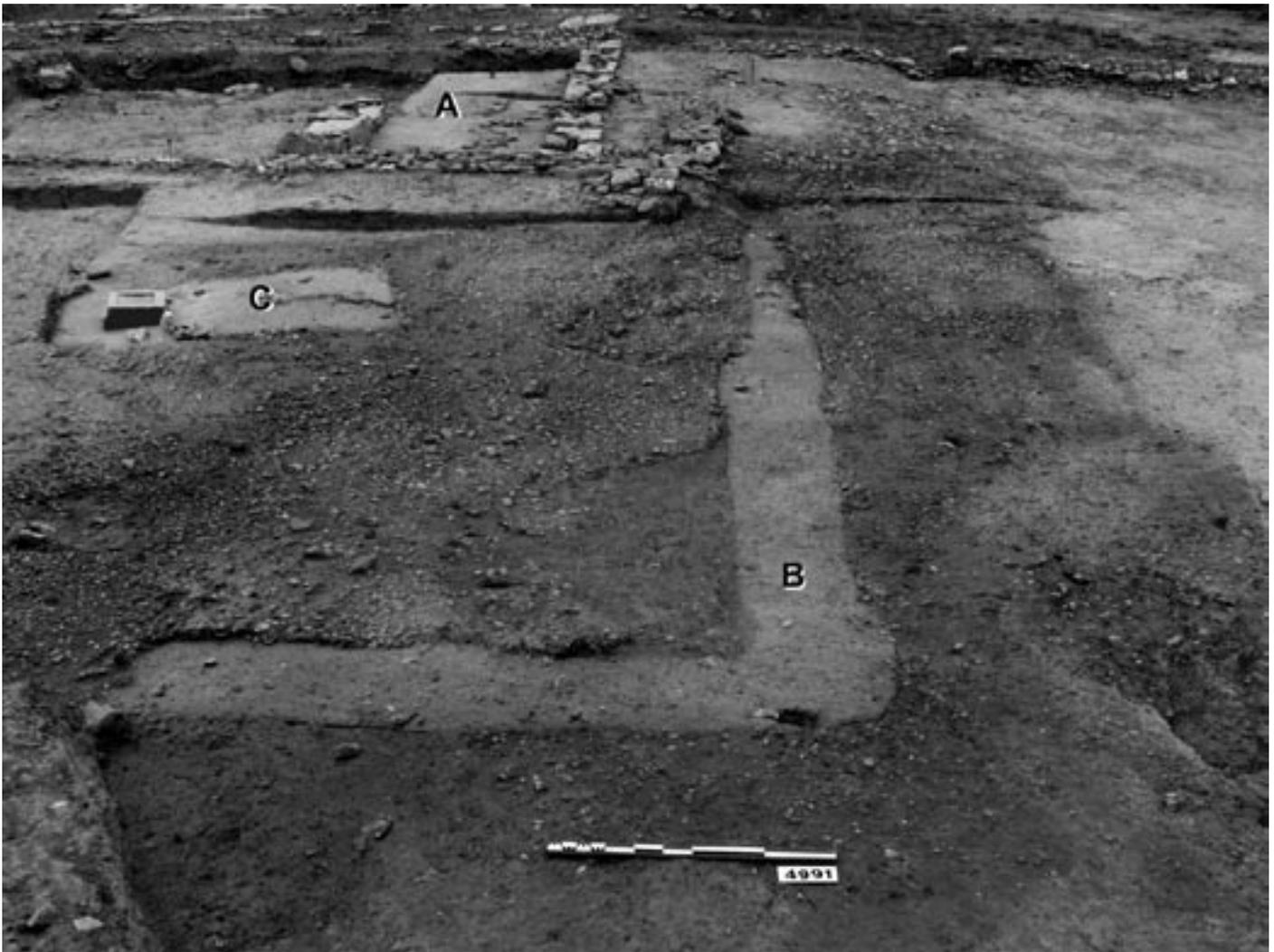


Fig.3 : Vue de la partie sud de la place 60/5 : bâtiment 60/4b (A), enclos TR60240 (B) et espace votif EV60244 (C) (cliché pris de l'est).

Aux alentours du changement d'ère, l'édifice couvrant le secteur 4b est rehaussé et ne constitue plus qu'une seule pièce bordée au nord-est et au sud-est par un trottoir maintenu par un glacis. Ce trottoir qui existe déjà à l'état antérieur, au moins du côté sud-est, est lui-même recouvert par un remblai qui vient également noyer l'espace votif.

Les limites de ce bâtiment, déconnecté à l'ouest et au sud de tout niveau contemporain du fait des destructions agricoles, doivent être considérées avec prudence. Faute de sol conservé, il est également impossible de prouver qu'il s'agit d'un bâtiment à caractère public, même si le plan et l'isolement de la structure, peu compatibles avec l'hypothèse d'une habitation, peuvent le suggérer.

Plusieurs autres constructions contemporaines se situent aux abords de la place. Il s'agit d'une part d'un bâtiment couvrant les

secteurs 6c et 6b de la zone 30, qui a abrité à certaines périodes des installations à vocation artisanale. Il s'agit d'autre part d'un large mur fermant la place au nord, qui semble avoir joué un rôle de soutènement et aux extrémités duquel se trouvaient deux ouvertures de 2 m de large qui permettaient un accès à la place depuis la rue 137.

La place elle-même ne connaît pas de modifications majeures jusqu'au troisième quart du 1er s. de n. è., période à laquelle elle fait l'objet d'un important apport de sédiments surhaussant son sol. C'est au cours de ce remblaiement qu'est construit un mur clôturant au nord le secteur 30/6a. Si cette structure reste isolée, elle présente néanmoins l'intérêt d'être constituée de plusieurs blocs d'architecture monumentale en réemploi, dont un élément de corniche qui pourrait se rapporter à un bâtiment public localisé à l'origine dans les parages.



Fig.4 : Socle de stèle ou pilier conservé au centre de l'espace votif EV60244 (vue prise du nord).

## 2.2. Les restructurations d'époque augustéenne

À la fin du 1<sup>er</sup> s. av. n. è., le cœur de la ville primitive fait l'objet de transformations profondes qui se traduisent dans les zones 60-sud, 30 et 31 par l'arasement de plusieurs îlots d'habitation et la condamnation de rues auxquelles se superposent de nouvelles constructions.

Les vestiges mis au jour dans la zone 60-sud permettent de restituer le plan d'une vaste maison de près de 725 m<sup>2</sup> (25 m sur 29 m) dont les axes s'alignent sur ceux des quartiers antérieurs qu'elle recouvre (Monteil, Pascal, Raux 2000). Cette demeure est constituée d'une cour centrale de 220 m<sup>2</sup> autour de laquelle s'agencent une grande pièce à l'angle sud-ouest, une aile composée de trois pièces au nord-est et le début d'une autre aile au sud-est. Si le plan a pu être appréhendé à peu près complètement, la conservation des sols est très lacunaire en raison de leur écrêtement par les travaux agricoles modernes. Deux pièces au moins disposaient d'un sol construit, qui dans un cas prend la forme d'un pavage en *opus signinum* à décor noir et blanc. Dans la cour, l'élément le plus remarquable est un long caniveau qui démarre au centre de l'aire ouverte à l'aplomb d'une dalle de pierre d'un mètre de côté qui pourrait correspondre à une base

de bassin ou de fontaine. La couverture et le sommet du caniveau ont disparu, tout comme le dernier sol de fonctionnement de la cour supporté par un remblai. Si l'on en juge par les mobiliers les plus récents, l'abandon de la maison n'est sans doute guère postérieur au troisième quart du 1<sup>er</sup> s. de n. è.

Une restructuration analogue d'anciens quartiers d'habitation a été observée en limite sud de la place 60/5, à environ 30 m au nord-est de la maison 60-sud. Elle est marquée par la construction d'un édifice couvrant les îlots 31 et 30, la rue 129 et la ruelle 128, dont ne subsiste que le radier de fondation des murs bordiers. Ses limites qui s'appuient en partie sur les murs des îlots préexistants dessinent un quadrilatère de 18 m sur 13 m de côtés, comportant une ouverture à l'est à l'aplomb de la ruelle 128. Dans la partie intra-muros, couvrant près de 230 m<sup>2</sup>, aucun sol ni structure contemporaine du bâtiment n'est conservé.

Aux abords immédiats, seuls les secteurs 6b et 6c de la zone 30, situés légèrement en contrebas, ont été plus ou moins préservés des destructions modernes. L'architecture augustéenne mise au jour semble se rattacher à l'édifice précédent, dont les limites pourraient constituer le pourtour d'une vaste cour intérieure de dimension comparable à celle de la maison de la zone 60-sud.

L'aile couvrant le secteur 6b/c est aménagée autour du changement d'ère à l'emplacement d'un îlot bordé au sud par la rue 129. Les murs de façade implantés ou reconstruits dans de profondes tranchées de fondation soutiennent un épais remblai préalable à l'aménagement d'un sol. L'état le mieux cerné de ce corps de bâtiment se rapporte à un atelier de forgeron de la première moitié du 1<sup>er</sup> s. de n. è.

## 3. Nouvelles données sur l'artisanat d'époque romaine

Malgré l'arasement important des vestiges, quelques témoignages concrets d'activités artisanales ont pu être mis en évidence. Il s'agit tout d'abord de la forge dégagée dans le secteur 6c de la zone 30 dont les sols et les structures associées sont assez bien conservés. S'y ajoutent les restes d'un four de potier reconnu à l'occasion de la fouille de l'enceinte méridionale et les indices d'une production de sauce de poisson, caractérisée à partir des déchets rejetés dans le comblement d'un puits.

### 3.1. Un atelier de forgeron

Cet atelier de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de n. è. est situé dans un bâtiment couvert disposant d'une pièce d'angle (zone 30, secteur 6b) autour de laquelle se répartissent dans le secteur 6c des structures liées à une activité de forge (fig. 5 et 6).

Le foyer de forge, construit avec des moellons de calcaire gréseux disposés sur deux assises, est conservé sur 40 cm de haut et

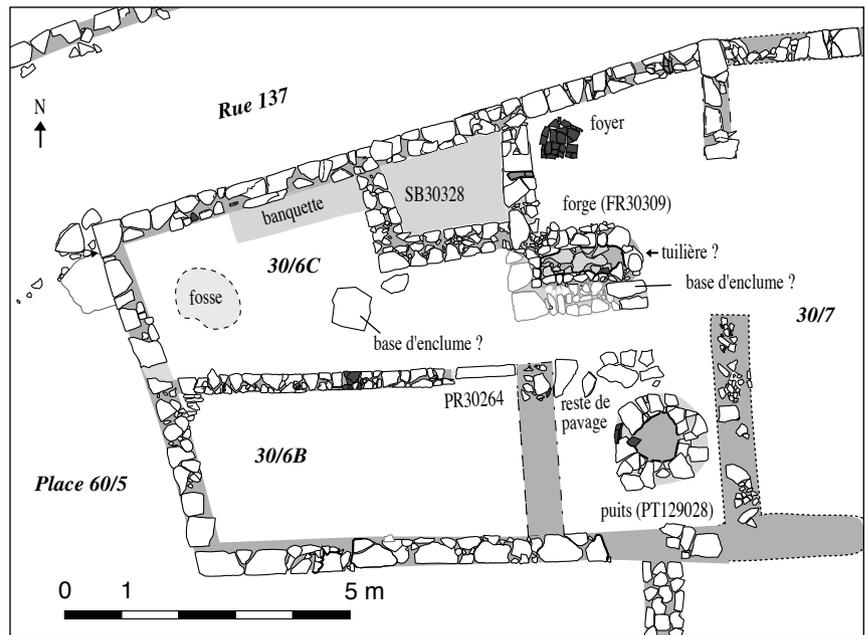


Fig.5 : Plan de l'atelier de forgeron des secteurs 6b et 6c de la zone 30.

s'étend d'est en ouest sur 1,50 m de long pour 0,55 m de large (fig.7). Le fond du foyer est pavé sur à peu près toute sa surface avec des pierres (poudingue, calcaire gréseux et tuiles en calcaire tendre), excepté à l'extrémité est où des éléments ont été arrachés. C'est à cet endroit, où les parois sont le plus rubéfiées, que débouche un conduit, large de 12 cm et haut de 8 cm, ménagé dans la paroi est, qui pouvait être destiné à recevoir une tuyère.

Le comblement de cette structure était constitué d'une terre limoneuse très meuble de couleur noirâtre qui a été fouillée en trois décapages. Dans chacun d'entre eux ont été retrouvés des fragments de barre de fer de 3 à 3,5 cm de largeur et de 1 à 1,3 cm d'épaisseur, au total une vingtaine, auxquels s'ajoutent une trentaine de plaquettes de barre délitées. Quelques rares battitures globulaires et lamellaires ont également été recueillies parmi les refus de tamis. Aucune scorie n'a par contre été retrouvée, le reste du mobilier étant composé de quelques tessons de céramique, de clous et de fragments d'enduit peint. L'homogénéité du remplissage et la nature du mobilier donnent l'image d'un comblement rapide avec de la terre rapportée, ce qui implique que cette structure était nettoyée au moment de son comblement.

Aux abords de la forge, plusieurs autres fragments de barres de fer ont été retrouvés sur le sol de circulation. De largeur et d'épaisseur identiques à celles retrouvées dans le comblement du foyer, ces chutes de découpes renvoient à la forge de produits standardisés.

Parmi le mobilier, seule une petite enclume trouvée sur la structure SB30328 se rapporte à cette activité. Cette structure construite avant l'implantation de la forge (autour du changement d'ère), correspond à une plateforme de 2 m de côté, constituée de quatre murets maintenant un remplissage fait de blocs et

de pierres pris dans un sédiment limoneux. Un conduit aménagé à travers le mur est débouchait sur un bassin en béton de tuileau à l'emplacement duquel fut implantée la forge.

L'hypothèse d'une base de pressoir a été avancée, bien que les arguments en ce sens soient très tenus. Le fait est que si le bassin est détruit par l'implantation de la forge, cette structure est en revanche préservée. S'agissait-il d'un plan de travail ? D'autres emplacements pour un socle d'enclume peuvent être suggérés. Le plus adéquat se situerait à proximité du foyer de forge : il s'agit de deux blocs de calcaire froid disposés sur l'arase d'un mur épierré contre lequel s'appuie le parement sud du foyer. Ils ne présentent pas d'impact mais ont pu néanmoins soutenir un billot. Un autre agencement semblable a été observé à 2 m à l'ouest de la forge, où des battitures lamellaires ont été retrouvées autour d'une dalle de pierre qui a pu également soutenir une enclume.

Enfin, il est vraisemblable que l'eau nécessaire à cette activité de forge était fournie par un puits (PT129028) situé à l'angle sud-ouest de l'atelier, autour duquel était disposé un pavage reposant sur le sol de circulation contemporain de la forge (fig. 5). Son comblement, en partie fouillé, a livré un matériel céramique peu abondant mais suffisant pour situer son abandon dans le troisième quart du Ier siècle de notre ère (Buxó, Piqués 2005).

### 3.2. Un dépotoir de four de potier

À partir de la période augustéenne, la courtine méridionale de l'enceinte fait l'objet de transformations liées à l'extension de l'urbanisme vers l'étang (Py, López, Asensio, ce volume). À



Fig. 6 : L'atelier de forgeron (zone 30, secteur 6c) vu de l'ouest.



Fig. 7 : Foyer de forge FR30309 vu de l'ouest (zone 30, secteur 6c).

l'extrémité ouest de cette courtine, l'avant-mur est démoli pour laisser place à un puissant remblai destiné à urbaniser l'ensemble de la zone où les vestiges de deux bâtiments d'époque julio-claudienne ont été repérés.

Dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, cette zone est occupée par un atelier de potiers (zone 23, secteur 22 ; zone 36, secteur 8) (López, Martínez 2006). Le seul témoignage qu'il en reste est une grande fosse dépotoir d'une surface supérieure à 100 m<sup>2</sup>, comblée par des niveaux charbonneux et limoneux et par un abondant matériel céramique (FR36136). Plus de 55000 tessons, correspondant au minimum à 1507 individus, ont été collectés, parmi lesquels les amphores gauloises sont très majoritaires (fig.8 et 9). De gros amas d'argile brute font aussi partie du remplissage. Elles sont de deux natures : argiles jaunes appelées « *taparas* » de la plaine de Mauguio et argiles rouges de l'ancienne terrasse alluviale rhodanienne (Blanchemanche, 2000, p. 48 ; Carte Géologique XXVIII-43). Par leur texture et leur composition, notablement grossière, elles peuvent correspondre à des rebuts, après décantation, d'argiles utilisées dans la fabrication de céramique. Les rejets de cette production, ratés de cuisson,

pièces déformées, poches d'argile vitrifiées par l'action de feu sont également bien attestés, de même que des couches de terre rubéfiée comportant des scories d'argile qui semblent correspondre à des phases de nettoyage, de réparation ou de destruction d'un ou plusieurs fours. Bien qu'aucune structure de combustion n'ait été repérée, la forme et les dimensions de cette fosse semblent correspondre à la chambre de chauffe et à l'ouverture de l'alandier d'un four de potiers de grande dimension installé précédemment et probablement démoli. Les grosses briques et les briquettes rubéfiées de formes et dimensions diverses, issues du comblement, s'assimilent quant à eux aux différents éléments constitutifs d'un four de potier postérieur détruit, qui aurait été situé à proximité de la fosse.

L'existence d'une production multiple d'un l'atelier de potier est rendue évidente par la caractérisation archéométrique de tous ces matériaux. Les analyses de Fluorescence de Rayons X (FRX) et de Diffraction de Rayons X (DRX), menées en collaboration avec l'ERAUB (*Equip de Recerca Arqueomètrica de la*

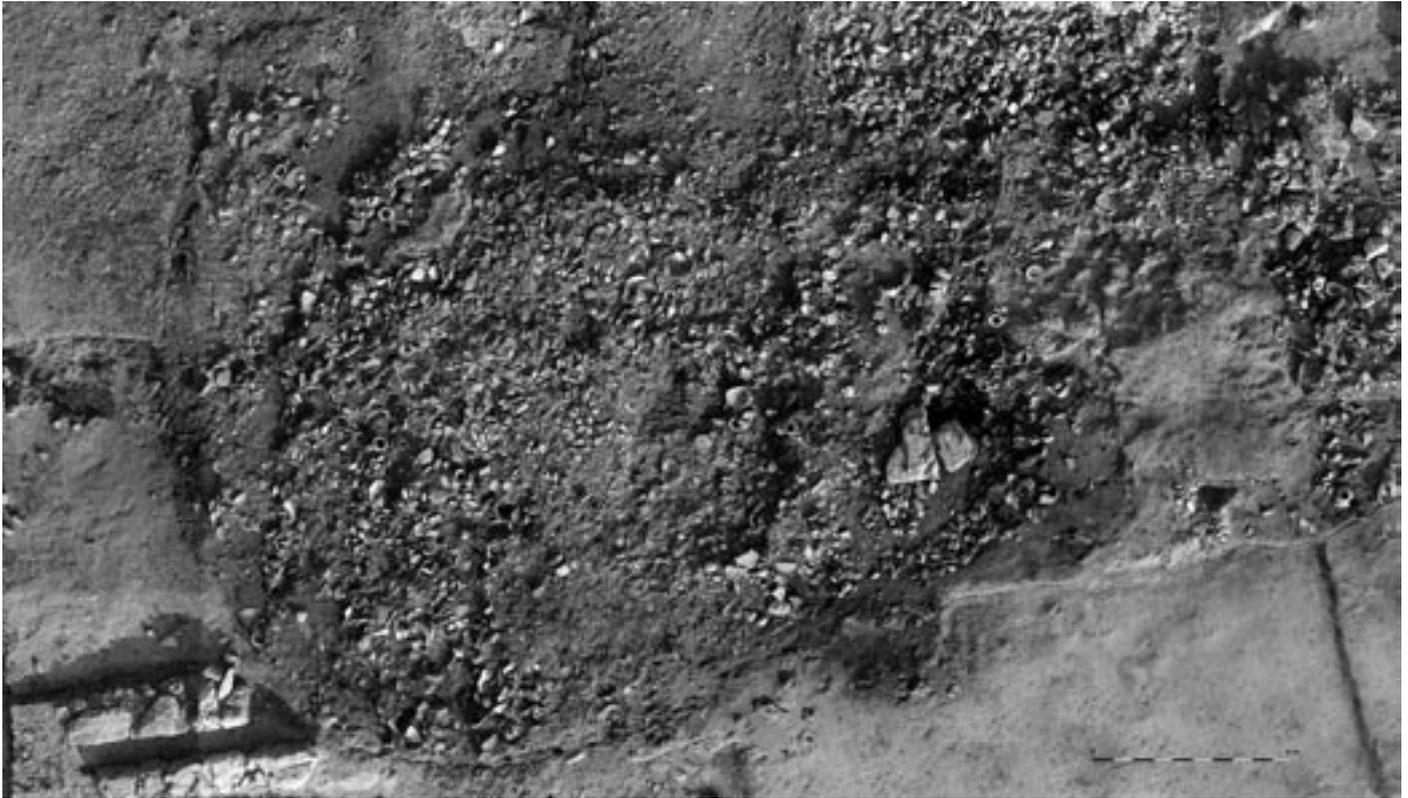


Fig.8 : Vue verticale du comblement de la fosse du four FR36136 (zone 23/22) (le nord est à droite).

*Universitat de Barcelona*), ont permis d'identifier trois groupes de référence (GR) (Picon, 1973) et de déterminer les processus technologiques suivis dans la production de l'atelier lattois (Heimann, 1989 ; Sillar et Tite, 2000 ; Schiffer, 2001). Les méthodes d'analyse ont été précédemment décrites (Martínez *et al.* 2005). Les résultats montrent une production très monogénique, homogène et standardisée, caractérisée par l'utilisation d'argiles calcaires (11-14 % CaO) et des températures de cuisson équivalentes comprises entre 850°C et 1000°C. Ces différences de cuisson sont observables dans les caractéristiques physiques des céramiques. Ainsi, les pots moins cuits gardent une coloration claire rougeâtre, alors que les pots cuits à haute température sont passés à des tonalités plutôt claires, comme les céramiques communes, marron clair foncé, pour les amphores et les tuiles, et marron verdâtre, pour les briques.

La production de l'atelier de Lattes comprend tout d'abord des amphores Gauloises 1, qui sont les plus abondantes et des Gauloises 4 (fig.10). Deux modules, de grand et de petit volume, ont été fabriqués pour chaque type. Comme dans nombreux centres de production connus (Laubenheimer 1985 ; 1989 ; 1990), ces amphores ne sont pas timbrées, mais sur la panse de quelques individus de Gauloises 4 se trouvent parfois des graffitis imprimés en forme de tige, V ou X. Du point de vue macroscopique, la pâte de tous les échantillons est assez homogène. Elle présente une

argile de couleur marron clair à beige, quelquefois rougeâtre, fine et bien épurée. Dominent les inclusions de petite taille et de forme ronde, de couleur blanche, qui doivent correspondre à des grains de quartz, et de fines paillettes dorées de mica. La variété des formes de céramique fine à pâte claire produites confirme la diversité des habitudes domestiques et rend évident le degré de spécialisation de cet atelier. Les formes les plus communes sont les cruches, types CL-REC 1 à CL-REC 6, olpés, gobelets, coupes, coupelles et les urnes à une et deux anses. La pâte de tous les types est très fine, avec peu d'inclusions (quartz et micaschistes), de couleur très claire, du blanc au beige. La grande quantité d'éléments associés à la construction permet d'envisager la production de *tegulae*, d'*imbrex* et briques de grandes dimensions. Ces briques ont été fabriquées par moulage à partir d'une pâte grossière, faite à base d'argile, de graviers et de végétaux. Par leur forme et leurs dimensions, elles s'assimilent aux éléments architecturaux typiques des fours de potiers (Laubenheimer 1990).

Cette production abondante d'amphores sur le site de *Lattara* peut être associée à l'intensification de la production vinicole observée en Narbonnaise à cette période. La production de vin aux environs de la ville romaine est attestée par diverses études (Buxó 2005 ; Alonso, Buxó, Rovira, ce volume). À 500 mètres du site, des vestiges témoignant d'une production agricole centrée sur la viticulture, entre le IIIe s. av. n. è. et le Ier s. de n. è., ont été



Fig 9 : Vue d'ensemble du comblement la fosse du four FR36136 en cours de fouille (vue prise de l'est).

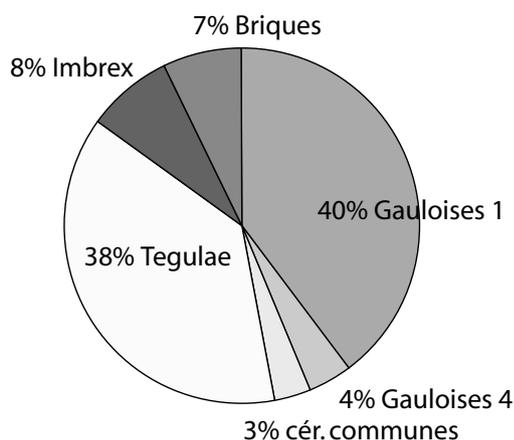


Fig. 10 : Répartition en pourcentages du nombre minimum d'individus d'amphores Gauloise 1 et Gauloise 4, de céramique commune à pâte claire, de tuiles et de briques extraites de la fosse du four FR36136.

reconnus à Port Ariane, sous la forme de fosses de plantation de vigne (Jung 2007). La localisation de l'atelier à proximité des installations portuaires, devait également permettre une diffusion commerciale dont le rayon d'action reste à étudier.

### 3.3. Une production artisanale de sauce de poisson

Dans le comblement d'un puits (PT348) réutilisé comme dépotoir à la fin du Ier s. de n. è. figurait un ensemble de déchets qui peuvent être replacés dans la chaîne opératoire d'une fabri-

cation de sauce de poisson (Piqués 2005). L'obtention de cette sauce se faisait à partir de petits poissons (de 6 à 13 cm) mis à macérer avec du sel. Après exposition au soleil ou chauffage, le produit de la macération était filtré à l'aide de fonds d'amphore percés dont quatre exemplaires ont été retrouvés. Le liquide recueilli, *le garum*, s'apparente au *liquamen* du texte des Géoponiques (Grimal, Monod 1952).

Quant au rebut du filtrage jeté dans le puits, il constitue un amas de milliers d'ossements de poissons, principalement de sardines (*Sardina pilchardus*), pêchés en lagune ou en bordure du littoral. Pour indication, la quantité de poissons utilisés, soit environ 120000 individus pour 600 kg, représente à peu près l'équivalent du fruit de deux pêches au lamparo effectuées dans les années 1950 sur les côtes du Roussillon.

À ces rejets était associé un ensemble de déchets (coquillages non consommés, grès de plage, pinces de crabes) résultant d'un criblage de sable de plage. Dans ce contexte, l'hypothèse d'une extraction du sel sur le site à partir de sablons a été avancée, le sel étant indispensable à l'élaboration de cette sauce.

À proximité du puits PT348, deux autres puits contemporains (PT290 et PT471) ont livré également dans leur comblement des déchets pouvant être mis en relation avec une fabrication de sauce de poisson. Il est probable que la difficulté à repérer ce type de documents provoque une sous-évaluation de cette production de sauce, probablement destinée à un commerce local, mais dont le caractère artisanal (et non industriel) est ici suggéré par un mode rudimentaire de fabrication.



Fig.11 : Exemple d'objet en bois provenant des puits : pied de tablette tripode (*mensa tripodis*) du puits PT471.

#### 4. Un nouveau regard sur Lattes romaine à travers le comblement des puits

Le programme de fouille des puits, dont l'objectif était de répondre à un déficit en données pour les périodes les plus récentes du gisement, a porté sur onze de ces structures (Lattara 18). Les informations recueillies sont venues s'ajouter à celles fournies par onze autres puits mis au jour dans les faubourgs de la ville dans les années 1970.

##### 4.1. Chronologie

Les puits les plus anciens sont datés de la première moitié du IIe s. av. n. è. Il s'agit à cette époque d'excavations profondes ne comportant pas de cuvelage, ni en pierre, ni en bois. Si l'on en juge par leur profondeur (de 6 et 8 m) et la présence de matériaux organiques, il est probable que ces structures étaient en eau dans l'Antiquité ; cependant ils n'ont livré aucun élément spécifique du paysage, et un doute reste permis quant à leur fonction réelle.

Ce type de puits non cuvelé est encore attesté au milieu du Ier s. av. n. è. mais reste jusqu'alors relativement rare. C'est à cette époque qu'apparaissent les premiers puits cuvelés, notamment un exemple aménagé de façon sommaire à l'aide d'un tonneau encastré dans l'excavation et d'un *dolium* sans fond servant de margelle. À partir du dernier quart du Ier s. av. n. è., les cuvelages en pierre sèche deviennent la règle. Les creusements de puits se multiplient au cours des deux décennies suivantes, signe de besoins nouveaux dans l'approvisionnement en eau qui ne se suffit apparemment plus des procédés traditionnels (utilisation de l'eau du fleuve et récupération des eaux de pluie).

Ces puits dont la durée d'utilisation ne dépasse pas 50 ans en moyenne, sont pratiquement tous comblés à la fin du Ier s. de n. è.

#### 4.2. L'apport des comblements

Les comblements des puits préservés au cœur de la ville primitive constituent une source de données précieuse pour l'époque romaine. Leur fouille a été motivée d'abord par un besoin d'échantillons pour les analyses, déficitaires pour l'époque romaine sur le site. Les conditions exceptionnelles de conservation offertes par les niveaux constamment en eau ont permis par ailleurs la conservation de matériaux organiques, parmi lesquels de nombreux mobiliers (vannerie, sparterie, tissu et objets en bois) qui viennent compléter la vision partielle de l'*instrumentum* fournie par les niveaux d'habitat ordinaires (fig.11). Outre l'apport de nouvelles données d'ordre matériel, économique, vivrier et environnemental, ces comblements nous offrent un nouveau regard sur les conditions de l'occupation de ce secteur à l'époque romaine.

Pour la fin du Ier s. de n. è., les données recueillies renvoient l'image d'un espace moins urbanisé que l'on ne pouvait l'attendre, avec notamment la présence d'animaux, dont on se débarrasse après leur mort en les jetant dans les puits. Trois puits en effet contenaient un charnier conséquent composé entre autres de bovidés et d'équidés. L'étude de la faune met également en évidence la présence d'animaux sauvages maintenus en captivité sur le site, comme des lapins, un jeune faon, des marcassins, pratique qui rappelle, parallèlement au *leporaria*, les lieux de parage de cerf et de sanglier décrits dans les textes antiques. L'étude des reptiles et des micromammifères retrouvés dans les puits s'accordent avec l'idée d'un contexte plus ouvert, en tout cas moins urbanisés que durant les derniers temps de la Proto-histoire.

### 5. Bilan sur l'évolution de la ville à l'époque romaine

Malgré le caractère encore incertain de nos connaissances sur l'évolution de la ville à l'époque romaine, il est possible de dresser un bilan sommaire sur la base des nouvelles données disponibles.

Dans l'enceinte de la cité primitive, la trame urbaine est maintenue jusqu'au troisième quart du Ier s. av. n. è. Quelques aménagements ponctuels au cours de ce quart de siècle sont attestés, comme celui de la place 60/5 liée à un espace public, puis le percement de passages à travers l'enceinte permettant l'accès à des bâtiments construits à l'extérieur des courtines sud et est.

À partir de l'époque augustéenne, le cœur de Lattara connaît de profondes transformations qui se traduisent, dans les zones 60-sud, 30 et 31, par la destruction d'îlots de l'âge du Fer et la condamnation de rues secondaires auxquelles se superposent de vastes maisons à cour centrale. Ces bâtiments conservent toutefois l'orientation de la trame préexistante. L'enceinte de la ville n'échappe pas à ces transformations, notamment la façade méridionale qui fait l'objet de grands travaux de terrassement permettant l'implantation de hangars en relation avec le port (Py, López, Asensio, ce volume). Un terrassement similaire observé à l'extrémité ouest du rempart méridional permet à des zones urbaines et artisanales de s'étendre hors les murs.

Pour le Haut-Empire, les données disponibles sont souvent d'interprétation délicate. Il est toutefois intéressant de souligner que, dans les limites de la ville ancienne, le mobilier du comblement des tranchées d'épierrement des murs d'époque romaine est rarement postérieur au troisième quart du Ier s. de n. è. Les phases d'abandon des puits confirment l'hypothèse d'un éclaircissement du tissu urbain de cette zone au début du Haut-Empire, suivi d'un étiolement progressif à compter du troisième quart du Ier s. de n. è. et d'une désagrégation de l'habitat groupé qui serait un fait accompli dans le courant du IIe s., du moins dans ce quartier recouvrant le cœur de la cité. Ces données font écho à la découverte d'une couche de terre humique recouvrant plusieurs îlots d'habitat dans les zones 4 et 5 de la ville, vraisemblablement liée à la présence de jardins (Py, Lopez 1990, p. 244).

D'après les repérages de surface, il reste peu de vestiges d'époque romaine exploitables à l'intérieur de l'enceinte. C'est désormais hors les murs qu'il faudra se tourner pour étudier des structures plus substantielles. Si, du côté nord et ouest, l'extension de l'exploration est limitée par l'urbanisme actuel, des potentialités plus nettes existent au sud de la courtine méridionale, où plusieurs sondages réalisés dans les années 1970, puis plus récemment (Py, 1988, p.89-91 ; Janin et al. 2005), ont témoigné d'une bonne conservation des vestiges gallo-romains sur une étendue appréciable.